

INTRODUCTION

Malmenée par les historiens — intrigante, impitoyable, fourbe, aventurière, mythomane, déloyale... — oubliée par le commun des mortels — même par ceux, comme moi, qui l'ont entrevue dans le Boris Godounov de Moussorgski — Marina Mnisezech (1588-1641) est un personnage historique hors de l'ordinaire dont les défauts (et les qualités !) sont pétris par les événements d'une époque, trop insensible et trop cruelle pour nos esprits trop polis pour être sensibles à l'insensibilité.

Même si on est d'origine noble, être hors de l'ordinaire n'est pas nécessairement un atout pour la renommée, surtout si les friselis du Grand Siècle, entretenus par de grandes épistolaires, peinent à dépasser les frontières françaises. Ce qui est certain c'est que Marina Mnisezech n'était pas une Marie Touchet dont les plus grands exploits sont ceux d'être la maîtresse attitrée de Charles IX et de déposer ses deux filles dans la couche d'Henri IV; ou d'une maline et fort intéressée Diane de Poitiers qui, malgré la bienveillance de la femme attitrée de son amant, Catherine de Médicis, sait rester à la fenêtre quand les règles de la bienséance le demandent.

Elle est sans doute plus proche de Olga de Kiev et non seulement parce que les deux sont Ukrainiennes — oups ! Olga est une reine varègue née à Pskov en Russie et Marina est une Polonaise née à Murovane en Galicie qui à la naissance de Marina faisait partie du royaume de Pologne lié mains et pieds à la Lituanie avec un roi, Sigismond III, qui n'était ni Polonais ni Ukrainien, ni Lituanien, ni Russe, mais Suédois (on eût dit Varègue à l'époque d'Olga !) ; si une certaine confusion règne dans ces lignes elle n'est pas comparable à celle qui domine dans cette partie du monde où même un roitelet français avait tenté sa chance et ce ne sera certainement pas Poutine avec l'aide de l'industrie militaire américaine qui portera plus de clarté.

Ce n'est pas tellement le voisinage géographique qui rapproche Marina et Olga, mais... mais une dureté, une sauvagerie et une passion qui conduisent Olga à brûler les païens, renforcer l'État et se lancer vers la sainteté officialisée par les églises orthodoxe et catholique et qui portent Marina à partager la couche de moines défroqués et de Cosaques quinteux et à s'installer au Kremlin pour ensuite refaire sa vie dans un couvent. Faudra-t-il attendre un pape cosaque pour sanctifier Marina ?

Je crois vraiment de m'être embourbé dans des détails inessentiels comme un épigone quelconque de Derrida et donc... et donc, vas-y, un grand pas en arrière pour mieux sauter hors du bourbier :

<i>Ut jam nunc dicat, jam nunc-debentia dici Pleraque differrat, et praesens in tempo omittat. (Horace, De arte poetica, vers 42,44)¹</i>	<i>Dire tout de suite ce qui doit être dit tout de suite, réserver et laisser de côté pour l'instant maint détails.</i>
--	---

Marina Mnisezech n'a bien sûr pas pu échapper à l'enlacement échevelé de Wikipédia : « Marina Mnisezech (vers 1588 - 24 décembre 1614) est une aventurière politique, de noblesse polonaise, couronnée tsarine en 1606, et qui tentera à plusieurs reprises de récupérer le pouvoir avec différents prétendants au trône de Russie. »

« Mais, ce n'est pas la même personne, direz-vous, ni le nom ni la date de sa mort ne sont identiques ! » Il est vrai que le nombre de consonnes des noms polonais est souvent hors de notre portée, mais les rédacteurs

auraient pu vérifier sur le site en polonais où ils auraient trouvé : *Maria Juriewna Mniszech*. Et à vous d'insister : « Mais l'année de la mort est bien 1614 et non 1641. Vous avez inversé deux chiffres ! Vous ne devriez pas critiquer trop vite les rédacteurs de Wikipédia ! » Je vous comprends, effectivement il suffit de consulter n'importe quel livre d'histoire sur la Russie du XVIIe siècle pour trouver que Marina Mniszech est morte en 1614. Donc ? Donc les choses ne sont pas aussi simples que l'on imagine, car nous n'avons pas inversé le chiffre (et les rédacteurs de Wikipédia non plus) : notre noble aventurière est bien morte en 1641, loin de sa Pologne (ou Galicie, ou Ukraine, comme vous préférez) natale dans un monastère de Clarisses à Poligny dans le Jura français et notre livre est là pour vous le démontrer. Comment est-ce possible une telle erreur ? Il est possible, car les fausses nouvelles n'ont pas attendu les médias sociaux pour envahir les terres émergées et les historiens, malgré leurs recherches approfondies et bien payées, ont parfois de grandes difficultés à trouver des points d'appui pour contester une fausse nouvelle. Nous, gens quelconques dont les lunettes oubliées dans des endroits incongrus déclenchent souvent de très longues recherches, nous avons... nous avons trouvé sans chercher. Et il ne faut pas avoir inventé le célèbre fil ennemi du beurre pour savoir que c'est ce qu'on trouve qui importe. Et nous avons trouvé ce que les historiens n'auraient jamais pu trouver, car il traînait dans une cellule obscure d'un couvent au bord de la faillite où l'accès était limité aux appelées et à leur confesseur.

Marta, une jeune nonne polonaise qui venait d'abandonner la soutane revêtue dans le couvent où Marina Mnizech, renée comme Claire Marie de Poligny, passa les vingt derniers ans de sa vie, nous a apporté le document autour duquel nous nous donnons du mal pour créer un livre. Dans son énorme sac à dos, Marta avait un manuscrit du XVIIe siècle subtilisé dans le couvent : un document « écrit par une nonne polonaise dans un polonais très châtié et parsemé d'expression latines et russes » qu'elle avait traduit « en un mauvais français » en volant du temps au sommeil et aux prières. Elle nous a convaincus qu'il s'agissait d'un écrit de sœur Claire Marie de Poligny, qui en suivant l'exemple de sainte Thérèse d'Ávila, nous livre une histoire de sa vie pour montrer qu'il ne faut pas « perdre la confiance dans les hommes et la foi en Dieu » même lorsque « le Malin nous écrase de désespoir ou nous aguiche avec les mouvements de la chair ».

Nous a-t-elle trop facilement convaincus ? C'est ce que pense Iketnuk, ce grand fouilleur de m..., qui a découvert une très vive polémique parmi les historiens du monde slave à propos de l'originalité d'au moins une lettre de Kourbski à Ivan le Terrible (lettre que nous considérons dans « Le temps des troubles »). Moi, contrairement à Iketnuk, je crois à l'authenticité de l'écrit et je laisse aux vraies historiennes la tâche de fouiller plus en profondeur.

N'ayant de bons rapports ni avec Dieu ni avec le Malin, mais d'assez bons rapports avec le Monde et la Chair cette histoire est, pour moi, (et pour vous aussi, j'espère!) un moyen pour revivre des événements dont la traînée n'a pas perdu tout son éclat et peut éclairer des côtés sombres de notre époque.

